



**À L'OMBRE
DES PÊCHERS
EN FLEUR**

Picquier poche

*A l'ombre
des pêcheurs en fleur*

de Yanshui sanren
l'Ermite des brumes et des eaux

Roman libre du XVII^e siècle traduit du chinois
par Huang San et Boorish Awadew



Éditions
Philippe Picquier



東 亞 叢 書

BIBLIOTHÈQUE ASIATIQUE

N° 70

AVERTISSEMENT

Le lecteur trouvera les notes regroupées en fin de chapitre.

Titre original : *Tao hua ying*

© 2005, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

© 2015, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : M.-C. Raguin, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-1104-2

ISSN : 1251-6007

SOMMAIRE

Préface	7
Les illustrations	18
Les examens	19
Carte	21
Chapitre I. Un jeune lettré perce le mur et observe les nuages et la pluie	23
Chapitre II. La beauté mûre, au clair de lune, accomplit l'union de l'oiseau <i>luan</i> et du phénix	45
Chapitre III. Envoi de vers, échange de lettres, de part et d'autre sentiments profonds	67
Chapitre IV. Chandelle soufflée, invitation joyeuse, une couple pleinement satisfaite	87
Chapitre V. La bataille d'amour dévaste la couche monacale	109
Chapitre VI. Fleur d'arrière-cour. Forcer un poisson ivre	129
Chapitre VII. Admirer les chrysanthèmes. Par une nuit pluvieuse ouvrir son cœur	147
Chapitre VIII. Porteur de la lettre d'amour, le cœur valeureux déjoue les périls	169

Chapitre IX. Visite au temple <i>shan</i> . Nuit entre deux belles	187
Chapitre X. Lanternes nuptiales. La nouvelle n'est autre que l'ancienne	207
Chapitre XI. Au pavillon des Dix Loisirs, union étroite de cinq beautés	229
Chapitre XII. Poème sentencieux du moine Divague	251

PRÉFACE

Les romans libres Ming ne méritent pas le dédain où les tient la classe sinologique. Ils offrent en effet traits de mœurs, données sociales et culturelles, sans doute banals pour les Chinois et les sinologues du haut du panier, mais précieux pour le public et les sinologues cancre, à commencer par le signataire. Tableaux de mœurs, on s'en doute. Vernis culturel, ce n'est pas non plus par hasard. Les lettrés-recalés-aux-examens, auteurs souvent des romans de l'époque, meurtris par leurs échecs, avaient à prendre une double revanche : exister en dehors de la sacro-sainte bureaucratie ; prouver qu'ils n'étaient pas plus bêtes que d'autres, en truffant leurs textes de références, allusions, poèmes... Par ricochet, le lecteur Ming se sentait flatté de reconnaître ces signaux, comme un brevet à sa propre culture. Inversement, ce traducteur-ci reste comme une poule qui a trouvé un couteau et se trouve bien heureux de pouvoir faire appel à un érudit céleste.

La production érotique chinoise fleurit sous les Ming (1368-1644), époque où la vie en Chine

prend des aspects qui nous seraient presque familiers : essor des classes moyennes, développement économique, soif de divertissement... Dans ce contexte, le livre devient une affaire rentable. Les éditeurs abondent, les écrits se multiplient, entre autres ces romans cochons qui, hélas ! se vendirent toujours bien. Ecrire, longtemps privilège de mandarins épris de belles-lettres, sera le recours d'étudiants éternels et impécunieux devenus les tâcherons d'éditeurs en mal de copie. Il en résulta parfois des chefs-d'œuvre.

Que pouvaient bien mettre ces auteurs dans ces ouvrages de grande diffusion ? La même chose que les feuilletons de notre XIX^e siècle, que le cinéma : de l'Histoire romancée, des aventures, de l'amour. Les Chinois, plus que d'autres, eurent toujours la passion de l'Histoire et rédigèrent de formidables ouvrages historiques. Romans, opéras, poèmes, exemples moraux et immoraux, y puisent leur inspiration. Elle se double d'une tradition d'Histoire dite non officielle, nourrie de récits d'alcôves, etc. Les premiers romans libres s'en inspirent, il suffit de forcer le trait ; permettant de mettre à contribution le savoir des auteurs et de satisfaire un public toujours friand d'histoires salaces d'impératrices et de concubines. Mais bientôt l'essor de la société civile amène une production à son image ; les récits s'embourgeoisent, avec ce qu'il faut cependant de rêve et de fantasmes, sinon ce ne

serait pas la peine. Simples particuliers, les héros et héroïnes n'en sont pas moins merveilleux et merveilleuses. Toute cette littérature se résume aux deux caractères *cai*, talent, et *se*, beauté. L'un aime l'autre. C'est pourquoi il lui est fait le reproche de banalité, stéréotypie, poncif. A quoi on pourrait rétorquer que c'est un peu le cas de tous les romans, car ouït-on jamais d'un roman de la bêtise éprise de la laideur (même si cela se voit tous les jours et fait d'heureux ménages) ? Tout, comme toujours en art, est dans la manière ; et le schéma *cai-se* a donné des romans et opéras superbes qui continuent à émouvoir.

Le reproche néanmoins s'appliquerait à bon droit à *Tao hua ying* qui, après un début prometteur, paraîtrait conventionnel, stéréotypé, jusqu'à ce que je m'avise que ces clichés constituaient précisément autant de photographies d'un monde chinois que nous connaissons certes de mieux en mieux mais qui a toujours à nous surprendre. L'histoire se situe de nos jours dans notre région ; on ne s'attardera pas en descriptions ou explications et le lecteur entre de plain-pied dans la vie du bas fleuve Bleu, dans un univers de familles aisées, de citadins propriétaires fonciers, de lettrés et semi-lettrés ; tout tourne autour des examens, de la carrière, source de gros soucis, de longs déplacements la plupart du temps en bateau car nous sommes dans un pays de fleuves et de lacs, l'eau est omniprésente... Cette société civile et civilisée

laisse cependant une impression d'équilibre instable pouvant vite basculer dans la violence. Cour impériale imprévisible, gros bâton de l'administration, cupidité et malfaisance de tyranneaux locaux, fragilité de la condition féminine, enlèvement, dénonciation... La lettre de dénonciation du chapitre IV est un morceau d'anthologie, un monument de pharisaïsme et de cuistrerie.

Deux aspects allant de soi pour le lecteur Ming passent mal chez le lecteur occidental : la prédestination et l'immortalité. Tout ce qui arrive est écrit, rétribution du bien et du mal faits en des vies antérieures. Très bien. Ce qui me chiffonne : s'agit-il d'une croyance sincère ou d'un ressort commode pour justifier les invraisemblances du récit ? Huang San consulté répond après brève réflexion : « Les deux. » De même, l'auteur écarte-t-il par avance l'objection dans sa postface : « Si ceux qui accorderont foi au récit sont des sots, ceux qui n'y accorderont pas foi le sont tout autant. » L'immortalité choque par son inconséquence. Se détourner de la « poussière rouge du monde », renoncer aux richesses, honneurs... Très bien, et même écologique. Or le dernier chapitre nous entraîne dans un séjour des immortels encore plus luxueux, bureaucratique, hiérarchique, entre ridicule et détestable, que le monde des mortels. Huang San dit : « C'est un monde de rêve ; tout ce que les humains n'eurent pas sur terre... » Mais moi, diable étranger, je dis : « Le singe du *Xi you ji*

(*Voyage en Occident*) devrait revenir, foutre la révolution là-dedans ! » Les immortels, reconnaissons-le, sont malins et apparaissent à leur guise en empereur céleste ou en ermite vêtu de feuillage. Ils auront toujours le dernier mot, n'insistons pas.

Et l'amour ? Parce que c'est quand même le thème... Si cette couple de traducteurs se donne la facilité de traduire de préférence des romans libres, ce n'est pas seulement parce qu'ils retiennent davantage la curiosité que d'autres textes peut-être littérairement supérieurs, mais aussi parce que le domaine est négligé, longtemps censuré, qu'il s'agit de livres perdus, inédits, jamais traduits. Ils ne font pas au lecteur bienveillant l'injure de croire qu'il lit pour se stimuler (il y a mieux) et ne doutent pas qu'au-delà de l'éternelle, lancinante, curiosité pour le cœur humain, il sera sensible à de belles âmes féminines, à de beaux poèmes... Car autant le dire tout net, notre auteur, bien qu'il s'y évertuât louablement, paraît plus fort en lettres qu'en licence.

L'auteur ? Xu Zhen, originaire de Jiaxing, dans le Zhejiang. Ses dates sont inconnues mais l'œuvre est des années 1650, 1660... Soit au tournant des Ming et des Qing, ce qui n'apparaît pas autrement dans ses écrits. Il signe *Zuili Yanshui sanren*, l'Ermite (ou l'Oisif) des brumes et des eaux de Zuili (un nom de lieu local), *Qiutao*, Vagues d'automne, et autres noms de plume et surnoms tous en rapport avec ce pays de canaux,

fleuves, lacs... Après des échecs aux examens et des années de vaches maigres, il connaît un début de notoriété avec un premier ouvrage, *Nü cai zi shu*, *Vies de femmes talentueuses*. Cependant il note dans une préface de 1659 : « Tête grise, collier de misère », entre trente et quarante ans, « toute ambition éteinte, peinant à gagner ma vie... » Jusqu'à ce qu'en 1662 il lui soit offert de réviser un roman en langue vulgaire, *San hua ling*, *Fleurettes et clochettes* (?), pour le compte de l'éditeur Baiyun daoren, Taoïste Nuage blanc, que nous retrouverons lorsqu'il s'agira de notre roman *Tao hua ying*, *A l'ombre des pêcheurs en fleur*. « Depuis *les Femmes illustres*, j'avais pourtant juré de ne plus tracer un caractère... » écrit Xu Zhen, qui accepte ce travail alimentaire et entre ainsi dans le circuit des romans populaires ; se met à en écrire de son cru, en produit plusieurs dont il subsiste une dizaine, dont deux romans libres, celui-ci et *Chun deng nao*, *Barouf à la fête des lanternes*, devenant un des premiers lettrés auteurs grand public. On lira dans sa postface comment, à la suggestion du même Baiyun daoren, il écrit *Tao hua ying* « en une dizaine de jours de pluie ».

Que le premier (et sans doute plus sincère) ouvrage sorti du pinceau de Xu Zhen concerne des vies de femmes illustres n'est pas indifférent. En effet, ce qui frappe dans *Tao hua ying* (au-delà de la loi du genre) est la forte présence des femmes, leurs poèmes, leurs âmes passionnées, sensuelles

certes, et pourquoi pas, mais aussi profondes, sincères. Elles ne trichent pas et aiment à en mourir. En regard, le garçon leur servirait plutôt de faire-valoir, et tout ce qu'on peut dire à sa décharge est que contrairement à don Juan il les aime toutes, n'en abandonne aucune, s'arrange pour les satisfaire et les emmènera devenir immortelles à sa suite.

Imaginons ce lettré tenu de concocter un roman populaire, son premier roman ! Il y fourre tout ce qu'il trouve. Réminiscences de lectures et une bonne dose de plagiat formeront la chaîne ; la trame sera nourrie des vies féminines dont il s'est fait le chantre : poétesses citées à tout propos, dames poétisantes, nonnes peu sages, servantes futées. Il est sensible à la condition des veuves, nonnes, épouses délaissées, jeunes filles recluses, solitaires, à la mélancolie des gynécées. Même si cette frustration générale permet au jeune galant de jouer sur le velours, la sympathie de l'auteur pour les faibles et les malheureuses ne se dément pas (et lui vaut la nôtre). Néanmoins, il ne parvient pas à se départir d'un certain sens des convenances, et nous peindra une épouse principale charmante mais prude et réservée et des épouses secondaires torrides. De la prude, il y a quand même un passage superbe où, à l'instant de se suicider, elle confie à sa suivante que son seul regret sera de n'avoir pas cédé aux instances du garçon, un certain soir.

Il y met encore son expérience d'étudiant, de lettré (sa description de la salle d'examen est

impayable) ; car en somme c'est tout ce que lui et ses semblables connaissent de la vie, le monde des études et des examens, éventuellement de la fonction publique. Ce qui tenait tout de même dans la société une place énorme. Ainsi lit-on que tout un chacun consultait, achetait la liste des reçus aux examens. Un lauréat changeait la vie de son entourage. Quant aux jeunes filles à marier... D'où la joie des admis, le désespoir des collés. Ces épreuves annuelles, trisannuelles, locales, provinciales, métropolitaines, entraînaient un charroi considérable, des milliers de candidats par les routes et canaux, source de rencontres et autres aventures... (Ne pouvant me dispenser d'expliquer le système des examens, bien qu'il ait été décrit cent fois, j'en fais un tableau à part.) Lui, l'éternel collé, imagine un étudiant volant de succès en succès. Je ne crois pas que ce soit à titre de compensation ; le héros de roman est nécessairement *cai*, talentueux. C'est au lecteur de rêver, non à l'auteur. Et les commentaires dithyrambiques (en fin de chapitre) sur le destin fabuleux de Wei Yuqing, sans doute du pinceau de l'éditeur, sentent la publicité à plein nez.

Interrogé sur les difficultés du *Concerto pour violon* de Bartok, Menuhin dit : « Oh ! je n'eusse pas voulu importuner le maître avec les menues inquiétudes d'un violoniste. » Moins sublime, je me permets d'étaler ici les menus tracas d'un traducteur. En chinois, le discours est presque

toujours à la troisième personne et frappé d'un indice d'humilité. Ce n'est jamais *je, vous, il*, mais *indigne servante, stupide mari, vieux sot*, etc. Dans les dialogues, chacun donne du *frère aîné* à l'autre et du *frère cadet* à soi-même, et réciproquement, ce qui peut dérouter. Huang San m'assure que ces termes sont vides de sens et qu'il faut traduire à la moderne ; ce que je faisais auparavant. Mais j'ai récemment lu une traduction de Georges Soulié de Morant (quelqu'un de très bien), *Feng yue zhuan, la Brise au clair de lune* (Grasset, 1925), et relu sa traduction du *Xi xiang ji, l'Amoureuse Oriole, jeune fille* (Flammarion, 1928), où il prend le parti inverse poussé à l'extrême et, par exemple, traduit *xiansheng*, monsieur, par son sens littéral de « né avant ». Très vite, ce parti pris me parut intéressant, de nature à mieux rendre le toucher (comme on dirait d'un tissu) du texte, et je résolus de l'imiter. Mais à la troisième personne, la phrase bientôt s'asphyxie. Ne pouvant la maintenir de bout en bout, ne voulant y renoncer, je pris le plus mauvais parti : commencer à la troisième personne et continuer à la première. Je supplie donc le lecteur, au vu de ces monstres grammaticaux, de dédoubler sa lecture, de se souvenir que le chinois continue à la chinoise et que le français devrait être à la française.

La traduction des poèmes aussi connut des traitements divers. Autrefois, dans les romans, on les laissait tomber purement et simplement, considérant qu'ils n'apportaient rien à l'action. Ou bien

la règle académique était de les traduire mot à mot. A présent, on s'attache moins à l'histoire racontée qu'à la manière chinoise de raconter, et on traduit tout, les préfaces, les commentaires, les poèmes, les signatures... Et, sans plus trop savoir qui a lancé la mode, les traducteurs de chinois (qui pour la plupart se connaissent entre eux) s'efforcent désormais de rendre les poèmes poétiquement. Il n'y a bien entendu aucune raison pour qu'un poème chinois en vers de cinq ou sept caractères, un *ci*, un *qu*, basés sur des mélodies, un *fu*, plutôt récitatif, tous obéissant à une métrique rigoureuse, se coulent comme par enchantement dans le moule de l'octosyllabe ou de l'alexandrin. Parfois la magie opère, au prix de quelques entorses, approximations et mirlitonnades, parfois non. Si l'on tombe sur le terme « bleu de martin-pêcheur », une couleur en grande faveur chez les dames, qui prend déjà six pieds à lui seul, il n'est plus question de rien et on se retrouve avec des vers libres.

Ce roman comporte force poèmes et lettres, écrits dans un style recherché, raffiné, très différent du fil du récit, où l'on peut penser que l'auteur dévoile sa vraie nature et secrète ambition. Ils constituent le grand attrait de l'œuvre. Ce n'est sans doute qu'un petit roman, mais puisque c'est aussi un roman de rencontres extraordinaires voulues par le Ciel, la moins extraordinaire n'est pas qu'un petit roman voué à l'oubli, un obscur auteur du passé, soient tombés, par une chaîne

invraisemblable de causalités digne elle-même d'un roman, sur un petit sinologue de rien du tout et se retrouveront bientôt dans les librairies à l'autre bout du monde et du temps. C'est la rétribution du bien que fit Xu Zhen en ses vies antérieures et de sa profonde sympathie pour les femmes. Que la traduction soit exécration est la rétribution de ce qu'il fit de mal, en particulier avoir prêté son pinceau à une littérature si blâmable.

LES ILLUSTRATIONS

Tao hua ying nous est parvenu sans illustrations. Or les « images de printemps » inédites se font rares ; les mêmes apparaissent dans la plupart des albums. Afin de ne pas trop décevoir le lecteur, et connues pour connues, nous en extrayons quelques-unes du fameux ouvrage de Robert van Gulik, *Erotic colour prints of the Ming period*, Tokyo, 1951. Tiré au stencil à cinquante exemplaires ; entièrement rédigé à la main en trois volumes, les gravures, le texte chinois, le texte anglais ; l'ouvrage est désormais reproduit à l'identique en Extrême-Orient. Ces images se trouvent à l'origine des études modernes d'érotologie chinoise. Faute de meilleure justification, acceptons-les comme un hommage à l'érudit, à l'amateur, à l'homme d'esprit, au gentleman... Qui n'eût souhaité avoir avec lui une de ces longues conversations où, comme disent les textes chinois, « il faut remonter plusieurs fois la mèche de lampe ».

LES EXAMENS

Ils sont décrits dans quantité d'ouvrages ; entre autres, en appendice de *The Scholars*, Foreign Languages Press, Pékin, 1964 (traduction de *Rulin waishi, la Forêt des lettrés*, de Wu Jingzi), et dans *Chine*, de Jacques Pimpaneau, Philippe Picquier, 1988. La revue distribuée dans les avions d'Air France présentait, il y a quelques années, un excellent article sur les examens, signé Philippe Boulanger, avec de fort belles reproductions de peintures et surtout une photographie de loges où planchaient les malheureux, une rangée de méchantes cabanes. En fait les conditions étaient extrêmement rudes, le stress énorme, les candidats parfois fort âgés, certains mouraient. Le système comportait trois étapes. Examens de la préfecture, de la province, de la capitale.

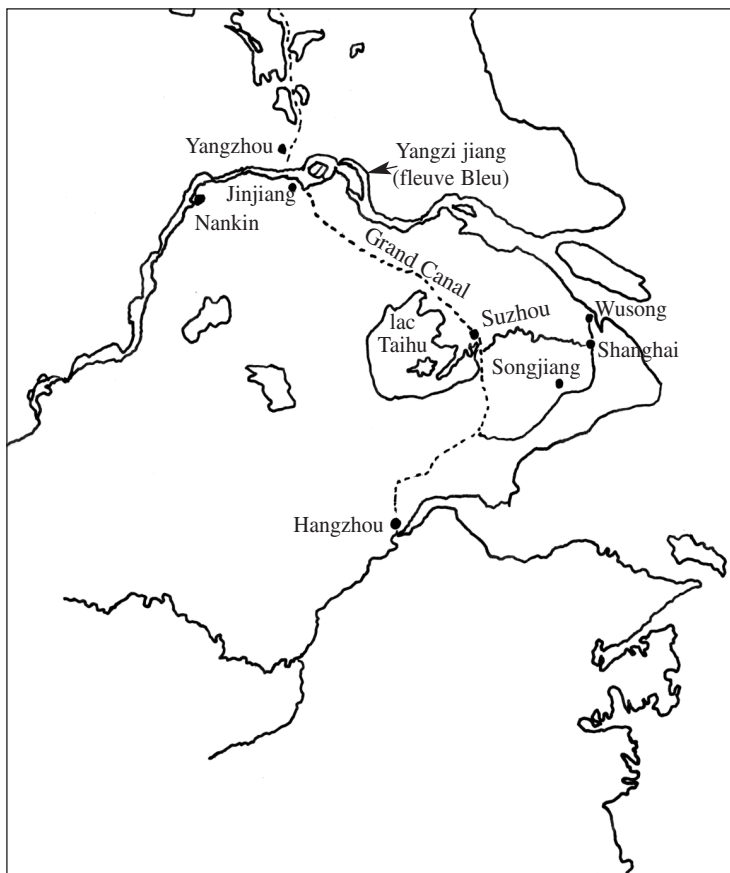
L'examen de la préfecture, *yuanshi*, était précédé de deux tests : le test du district, *xianshi*, présidé par le magistrat local ; le test de la préfecture, *fushi*, présidé par le préfet. Les sélectionnés étaient appelés *tongsheng*, élèves. Le préfet adressait la liste au collège de la préfecture, où se tenait l'examen. Les reçus étaient nommés *xiucai*, bacheliers, ou *jinxue*, élèves accédant à l'enseignement supérieur. Le *xuedao*, commissaire des études chargé de

cet examen, était nommé pour trois ans au cours desquels il visitait chaque préfecture de sa juridiction. Selon la préfecture, le nombre de bacheliers variait d'environ huit à la vingtaine. Certains étaient *linsheng*, salariés (boursiers).

L'examen provincial, *xiangshi*, ouvert aux bacheliers, se tenait tous les trois ans à l'automne, dans diverses capitales de province et à Pékin et Nankin. Le *zhukao*, chef examinateur, présidait cet examen assisté de deux vice-examineurs. Les reçus devenaient *juren*, lauréats provinciaux ou licenciés, 50 à plus de 100 selon la province ; ils pouvaient déjà obtenir un poste et prétendre à l'examen de la capitale.

L'examen à la capitale, *huishi*, présidé par le ministre des Rites, se tenait tous les trois ans au printemps de l'année suivant l'examen provincial. Il était ouvert aux lauréats provinciaux et les 200 à 300 admis étaient nommés *gongshi*, lettrés sélectionnés. Ils passaient encore deux tests et l'examen du Palais, *dianshi*. Les reçus devenaient *jinshi*, lauréats palatins ou docteurs de trois catégories : 3 du premier rang, le premier étant *zhuangyuan*, numéro un, 60 à 70 du second rang, puis le reste. Après un test final devant l'empereur, *zhaokao*, tous recevaient un poste, à la capitale ou en province.

On retrouvera ces diverses étapes dans le roman, rapportées sans grande précision, le système étant parfaitement connu des contemporains.



Carte de la région où se déroule l'histoire.